

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Le quotidien et la guerre : adaptation et survie dans *La vie d'un homme inconnu* et *Le testament français* d'Andreï Makine

Alexandra Moskovitch 

Volume 21, Number 1, 2024

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1111543ar>

DOI: <https://doi.org/10.26522/vp.v21i1.4686>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moskovitch, A. (2024). Le quotidien et la guerre : adaptation et survie dans *La vie d'un homme inconnu* et *Le testament français* d'Andreï Makine. *Voix plurielles*, 21(1), 36–51. <https://doi.org/10.26522/vp.v21i1.4686>

Article abstract

This article explores the representation of everyday life in contemporary writing as a survival mechanism in the face of traumatic historical events in the novels *Le testament français* (1995) and *La vie d'un homme inconnu* (2009) by Franco-Russian writer Andreï Makine.

© Alexandra Moskovitch, 2024



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le quotidien et la guerre : adaptation et survie dans *La vie d'un homme inconnu* et *Le testament français* d'Andreï Makine

Alexandra Moskovitch, Université McMaster

Résumé

Cet article explore la représentation du quotidien dans l'écriture contemporaine comme mécanisme de survie face aux événements historiques traumatisants dans les romans *Le testament français* (1995) et *La vie d'un homme inconnu* (2009) de l'écrivain franco-russe Andreï Makine. Dans ces textes, les personnages se révèlent capables de s'adapter aux épreuves qu'ils subissent, avec la préservation de leur existence comme impératif central. Toutefois, cette résistance est souvent marquée par des violences qui, bien qu'elles aient permis aux personnages de survivre, laissent des traumatismes. En analysant les expériences fragmentées et personnelles de citoyens ordinaires, l'article un éclairage original par rapport à l'histoire officielle, concernant la réalité oppressante des forces totalitaires.

Mots-clés

Vie quotidienne ; Guerre ; Makine, Andreï ; URSS ; *Le testament français* ; *La vie d'un homme inconnu* ; Régime totalitaire

L'étude de la vie de tous les jours en temps de guerre offre un aperçu unique à travers le prisme des individus ordinaires, s'éloignant ainsi de l'attention accordée aux figures historiques ou aux héros militaires renommés. En 1991, avec l'effondrement de l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS), la fin de la censure et l'ouverture des archives permettent de révéler des lettres de citoyens et des rapports de police, offrant ainsi un nouvel éclairage sur la vie sous le régime soviétique (Depretto 1). Historiquement, les récits des citoyens lambda¹ étaient souvent étouffés par la censure, le silence ou la destruction des biens personnels, tels que les documents, journaux intimes et objets, précieux témoignages de cette époque. L'écrivain d'origine russe et de langue française, Andreï Makine illustre ce phénomène dans son roman *La vie d'un homme inconnu* (2009) à travers la scène tragique de l'incendie à Léninegrad, orchestré par les agents de la Sûreté de l'État, qui ont détruit des lettres, vêtements et photographies accumulés par les citoyens au Musée du blocus : « C'était le jour de la plus grande honte. Et des décennies plus tard, lorsque les archives des tueries et des répressions seraient enfin ouvertes, on n'oserait toujours pas évoquer ce bûcher » (235). Malgré le silence politique et médiatique qui peut s'imposer et

effacer les expériences vécues par les citoyens ordinaires, les voix immortalisées dans la littérature continuent de témoigner et de résonner au-delà des générations.

Je m'intéresserai à la représentation contemporaine de la vie quotidienne comme mécanisme de survie dans l'œuvre de Makine. Par ses écrits qui retracent l'histoire de la Russie et de l'URSS au vingtième siècle, l'écrivain russo-français dépeint des individus ordinaires empêtrés dans des événements comme les purges staliniennes (1929-1953), la Seconde Guerre mondiale (1939-1945), le siège de Leningrad (1941-1944) et les activités tragiques du Goulag. En s'adaptant et en s'acclimatant à de nouvelles réalités changeantes, les personnages de Makine découvrent malgré tout des moyens de faire persévérer la mémoire de la grande histoire. Pour eux, ce qui était auparavant routinier, banal ou ordinaire, devient un mécanisme de survie. Mon objectif est de mettre en évidence comment la représentation du train de vie en période de conflit se transforme petit à petit ou radicalement, et quelle est la capacité d'adaptation des personnages face à ces défis. Ou encore, j'examinerai s'il y a un danger dans la banalisation de la guerre, et lequel. Je fais l'hypothèse que les événements traumatiques subissent un processus de quotidianisation, c'est-à-dire qu'ils s'intègrent dans la routine et deviennent familiers et récurrents : « l'événement le plus exceptionnel devient peu à peu quotidien » (Bégout 40). Toutefois, lorsque la guerre prend fin et que les normes établies durant la guerre disparaissent, les séquelles psychologiques profondes, gravées par les expériences endurées, restent ancrées dans l'esprit des individus sous forme de traumatismes durables.

J'examinerai deux romans de Makine qui se caractérisent par la structure narrative de l'enchâssement du récit. Dans *La vie d'un homme inconnu*, le récit cadre est porté par la voix d'Ivan Choutov, un écrivain qui revient à Saint-Petersbourg après vingt ans d'exil à Paris. Au cours de son séjour, il rencontre Guéorgui Lvovitch Volski, un homme âgé qui partage son récit de vie. Volski témoigne des luttes marquées par la résilience durant le siège de Leningrad, aux côtés de sa compagne Mila et des orphelins dont ils prennent soin. Son récit couvre également la Seconde Guerre mondiale, la vie dans les camps de travail forcé et la période d'après-guerre. Dans *Le testament français* (1995), c'est Charlotte Lemonnier qui raconte à ses petits-enfants, Aliocha et sa sœur, son périple depuis la France jusqu'en Sibérie durant l'entre-deux-guerres. Elle retrace son voyage pour rejoindre sa mère Albertine Lemonnier et ses expériences en tant qu'infirmière pour la Croix-Rouge. Son récit illustre la vie des citoyens ordinaires sous le régime soviétique, particulièrement leur lutte pour survivre face à la guerre, la famine et les rigueurs de l'époque. Les

deux romans abordent les événements politiques en se focalisant sur les expériences individuelles plutôt que de les présenter de manière globale. Les témoignages de personnages ordinaires, avec des tonalités subjectives et authentiques, offrent la possibilité de mettre en perspective le vécu avec des documents et des rapports officiels (Depretto 5). Cela permet de se concentrer sur les expériences fragmentées et personnelles d'individus confrontés à la dure réalité de la guerre tout en offrant un éclairage différent sur les dynamiques totalitaires en action.

Le quotidien communiste et l'événement

La notion de « quotidien », souvent perçue comme insaisissable et abstraite, suscite fréquemment des interrogations quant à sa nature. Le philosophe français Bruce Bégout, dans *La découverte du quotidien*, l'identifie comme notre existence même, et souligne les banalités de la vie, y compris les activités récurrentes telles que « les tâches ménagères, les réveils, le repassage des chemises, la préparation des repas, les conversations ordinaires » (24). Selon l'étymologie latine *quotidie*, le terme « quotidien » désigne ce qui arrive et se répète jour après jour, incluant la répétition temporelle (habitudes, coutumes, traditions) et spatiale (lieux familiers, domicile, parcours habituels) (38). Ses synonymes sont assez nombreux : « habituel », « banal », « commun » et « ordinaire », parmi d'autres, qui fonctionnent comme noms ou adjectifs. La vie de tous les jours offre des certitudes naturelles, des joies immédiats et des éléments familiers. Pourtant, Bégout met en avant l'incertitude du lendemain et souligne que la seule chose que nous puissions connaître avec certitude, sont nos habitudes routinières : le fait de se lever, de s'habiller, de se nourrir, etc. (25). Selon lui, ces routines sont le miroir de l'existence humaine en général, une vision que Maurice Blanchot partage dans « La parole quotidienne », soulignant lui aussi leur caractère profondément humain et universel (301). Malgré tout, la vie quotidienne offre un havre de familiarité et de sécurité dans sa banalité et sa répétitivité, mais Bégout met en lumière que, derrière cette façade, se cache une réalité floue et incertaine. Il le dépeint comme une entité dynamique et instable, en constant changement, révélant ainsi son caractère complexe et hétéroclite. Dans la routine individuelle et sociale, il y a sans cesse des modifications qui peuvent passer inaperçues ; des choses, des paroles, des événements, des objets et des personnes peuvent devenir « quotidiens », c'est-à-dire commencer à faire partie d'un rituel de tous les jours, souligne Bégout (37).

Dans son article « Que se passe-t-il quand il ne se passe rien ? L'événement et le quotidien dans la littérature narrative contemporaine », la critique québécoise Marie-Pascale Huglo met également en relief le caractère familier et répétitif du quotidien. Par contre, elle note que celui-ci est à l'opposé de l'événement qui « se détache du train familial, bouscule les habitudes, déchire la toile de l'attendue » (83). Dans son séminaire « Une certaine possibilité impossible de dire l'événement », Jacques Derrida décrit l'événement comme surprenant et imprévisible (81). Face au prévisible, au monotone et à l'ordinaire, les événements de guerre se distinguent par leur imprévisibilité, leur chaos, leur nature traumatique et leur impact déstabilisant. Jean Greisch observe que l'événement « met en question notre prétention à vouloir tout garder 'sous contrôle' » (41). En réalité, la banalité et le familier de tous les jours dépendent de ces éléments perturbateurs. Bégout note que le quotidien masque à la fois le processus d'acclimatation et l'étrangeté inhérente au monde (27). Les événements et les nouveautés, telles que la naissance, l'amour ou la mort, constituent des forces perturbatrices qui déjouent cette familiarisation (44). Ainsi, chaque jour apporte son lot de nouveautés et d'étrangetés, petits et grands, qui viennent perturber notre routine. Ce qui caractérise le fonctionnement du quotidien, c'est de perpétuellement tenter de domestiquer l'environnement de vie, qu'elle soit personnelle ou sociale (45). À chaque fois, les éléments « étranges » sont intégrés, et par la force de la répétition, ils deviennent des composantes familières de notre existence. Lorsque la guerre, chargée de multiples traumatismes, vient bouleverser la familiarité et persiste dans la vie des personnages, elle déstabilise leur univers. Les personnages, confrontés à cette nouvelle réalité, peinent à reconnaître le processus de familiarisation qui se déroule malgré la guerre persistante et les traumatismes répétés. Ils s'efforcent de s'adapter à un environnement étranger et altéré, cherchant des repères familiers tout en intégrant leur réalité transformée. Cette adaptation peut créer une illusion de normalité, évoquant la vie d'avant et nourrissant l'espoir d'un retour à celle-ci.

Les civils vivent dans une incertitude constante et souvent, ils ne sont pas en mesure de se protéger, augmentant ainsi leur vulnérabilité. Pendant les périodes de conflit et de répression politiques ou sociales, le gouvernement totalitaire impose un contrôle strict sur des aspects essentiels de la vie. Les citoyens, confrontés à d'énormes difficultés liées aux politiques de l'État et aux restrictions en raison de la guerre, peinent à se loger, se déplacer et s'approvisionner (Jobert 50). Ces conditions sévères perdurent jusqu'à la chute du régime soviétique (57). Larissa Zakharova, dans son étude « Le quotidien du communisme : pratiques et objets », observe que

« les individus sont à la fois objets et sujets : ils sont la cible des décisions politiques, mais ils agissent et réagissent à ces mesures, s'adaptant activement à la nouvelle conjoncture, inventant des tactiques pour échapper à ce qui leur est imposé d'en haut en tant que volonté politique » (308). Zakharova souligne que les habitants des pays communistes n'étaient pas de simples « marionnettes aveugles » ou des « victimes désespérées » des régimes autoritaires ; au contraire, « ils ont développé au quotidien une multitude de tactiques et de ruses qui leur a permis de s'accommoder ou de résister au régime, de participer à l'élaboration des normes ou de les contourner » (306). Les journaux intimes de l'ère soviétique révèlent les opinions des gens ordinaires sous l'oppression politique, représentant ainsi une forme de résistance et d'affirmation de la liberté individuelle (Depretto 4). Une question surgit ici : comment la routine, en apparence banale, peut-elle transformer un événement disruptif et détenir des caractéristiques de « distraction », de « motivation » et de « but » ? Cette routine, peut-elle devenir un acte de résistance et une affirmation de soi face aux contraintes imposées ?

Le processus de quotidianisation

Le facteur essentiel de la quotidianisation réside dans la perception du temps. Selon Bégout, « conserver et durer » devient le principe fondamental, unifiant tous les événements sous le continuum de la routine (41). A la suite du sociologue Henri Lefebvre, pour qui les rues, par leur capacité à rendre la vie de tous les jours visible, peuvent revêtir une importance supérieure à celle des lieux qu'elles relient, Blanchot souligne l'intensité particulière de la vie quotidienne qui s'y déroule (301). Dans les deux romans de Makine, on observe la représentation de la routine à la fois dans la grande ville de Leningrad (*La vie d'un homme inconnu*) et dans les petits villages ruraux (*Le testament français*). Dans le premier cas, il s'agit du siège de Leningrad qui dure 872 jours, alors que les conditions du blocus deviennent une nouvelle normalité au fur et à mesure du passage du temps. Makine place le siège comme le pivot historique central, structurant ainsi l'intrigue du roman autour de cet événement marquant : « Le mot 'blocus' résonnait alors comme un arrêt de mort : encerclement total, isolement, absence d'espoir. Une tranche de pain par jour, l'épuisement, l'immobilité, le néant » (127). Il souligne la souffrance des citoyens, illustrée, par exemple, par la ration de pain réduite à 125 grammes suite aux bombardements des entrepôts. Dans *Leningrad State of Siege*, l'historien britannique Michael Jones met en lumière la vulnérabilité des

entrepôts de Badaev à Leningrad, essentiels pour les provisions, et souligne l'étonnante inaction des autorités soviétiques face aux menaces aériennes allemandes (43).

Le personnage de *La vie d'un homme inconnu*, Volski, vit le changement de la ville, la voyant se transformer en « l'immense cimetière que devenait Leningrad » (141). Il évoque les immeubles dans lesquels résident des cadavres, une imagerie qui symbolise la démystification de la mort ; celle-ci devient une présence familière : « Nombreux étaient les appartements habités par des cadavres, les corps étaient déposés en pleine rue et les vivants, séparés d'eux par une frontière très mince » (132). L'utilisation du verbe « habiter » en référence aux cadavres souligne la difficulté de distinguer les morts des vivants, en superposant un terme associé à la vie à un mot évoquant la mort. Makine décrit la marche de la destruction à une vitesse effrénée, où s'arrêter a une portée à la fois physique et symbolique, indiquant potentiellement la fin de la vie ou l'abandon de l'espoir. Jones identifie cette dualité dans le témoignage de Faina Prusova, qui insiste auprès de sa fille épuisée sur l'importance de poursuivre ses études pour survivre, ce qui symbolise la détermination face à l'adversité : « En février 1942, sa fille n'avait plus la force d'aller à l'Institut médical. Mais sa mère lui a dit : 'Tu dois continuer tes études, tu dois ! Si tu arrêtes d'y aller, tu mourras' » (232). Les habitants de la ville passent indifféremment à côté des morts dans les rues, insensibles à cette vision devenue routinière. Chaque jour, ils partent à la recherche de nourriture avec leur billet de rationnement, se rendent à la rivière pour puiser de l'eau, vont au travail dans les usines et conduisent leurs proches décédés au cimetière. Face à ces horreurs et traumas, l'engagement par des actions simples, habituels et répétitifs offre du réconfort et une distraction.

Volski se remémore souvent sa rencontre avec Mila, symbolisée par une tasse de chocolat chaud partagée au café du Nord la veille du siège. Ces souvenirs resurgissent comme un ancrage dans le familier face aux horreurs actuelles : « Volski distingua un corps, la fixité d'un visage... Il se hâta de se rappeler la soirée du 21 juin, le gout du chocolat » ; et encore, « une métropole moderne et ces gens qui puisent dans le fleuve et boivent ce liquide trouble. Une tasse de chocolat chaude, se souvint-il de nouveau » (*La vie*, 125). La répétition de ses souvenirs, notamment en plein siège, illustre son attachement au passé. L'image de la tasse de chocolat chaud évoquée fréquemment devient un symbole puissant de bonheur perdu. L'usage du verbe « se hâter » dénote un désir ardent de retourner au passé, tandis que la répétition de l'énoncé « une tasse de chocolat chaud » marque une action mentale répétitive consistant à se remémorer cette image à maintes reprises. Le chocolat, évoquant son rêve de carrière de chanteur (124), incarne ses aspirations

perdues. Par contre, Volski prend conscience de l'inutilité de s'accrocher à ses souvenirs passés et de l'inaccessibilité de sa vie antérieure (126) à travers ses efforts de s'adapter au présent. Au moment des retrouvailles avec Mila, il a du mal à la reconnaître : « Il s'arrêta, abasourdi, fixa ces traits décharnés, ces yeux immenses dans leurs cernes noirs... Mila ! » (137). Pourtant, leur souvenir commun de la tasse de chocolat chaud parvient à ressusciter leur lien fort, ravivant leur connexion malgré le temps passé et les épreuves.

Durant le siège de la ville de Leningrad, Mila et Volski travaillent au théâtre, ce qui comprend des tâches comme des répétitions pour la mise en scène de la pièce *Les trois mousquetaires*, basée sur le roman d'Alexandre Dumas, la préparation des décors, l'assistance aux costumiers et la préparation des repas pour les artistes. Le soir, la troupe théâtrale présente le spectacle (147). Bien que ces tâches puissent s'avérer répétitives et monotones, elles jouent un rôle crucial en offrant une échappatoire tant pour les artistes que pour les spectateurs. Jennifer Drake et Ellen Winner montrent que de telles distractions aident à maîtriser les sentiments de tristesse et d'affliction en améliorant le moral, l'engagement et l'état d'esprit des personnes qui s'engagent dans ce genre d'activité (255). Cette routine au théâtre offre une distraction nécessaire. C'est dans ce contexte que les mots de Makine dans ce roman résonnent profondément :

Tout le monde se battait pour que les spectacles se passent comme avant. Et tout était, bien sûr, très différent. On jouait à la lueur des bougies, dans une salle où il faisait moins dix. Souvent la pièce était interrompue par une sirène d'alarme. Les spectateurs descendaient au sous-sol, ceux qui n'en avaient plus la force restaient recroquevillés sur leur siège, en fixant la scène vidée par le bruit des bombes [...] On n'entendait plus d'applaudissements. Trop affaiblis, les mains gelées dans les moufles, les gens s'inclinaient pour remercier les acteurs. Cette gratitude silencieuse touchait plus que n'importe quelles ovations. (148)

L'usage du verbe pronominal « se battre » montre la détermination des personnages à préserver leurs coutumes, qui impliquent et réunissent toute une communauté, chacun dans son rôle respectif. Ce verbe suggère une lutte non seulement pour la survie, mais aussi pour préserver une certaine qualité de vie et nourrir l'esprit. Les artistes et les spectateurs se rejoignent pour recréer l'expérience théâtrale, en offrant une évasion de la dure réalité quotidienne. Les spectateurs qui observent la scène murée dans le silence au milieu du vacarme des bombes dehors, font figure de symboles d'une résolution de résistance par leur regard fixe. Dans le contexte du milieu théâtral, ce ne sont pas seulement les actions et habitudes qui instaurent des moments fugitifs de normalité, mais aussi la musique et le spectacle lui-même, éléments clés de la culture leningradoise, jouant

un rôle crucial dans le maintien de l'esprit de la ville. Dans son article, Helena Duffy reprend les souvenirs de Vera Kostrovitskaia, évoquant un groupe de musiciens habitant en face de chez elle : « Pendant ces heures, il semblait que l'on ne doive que se ressaisir et tenir encore une semaine ou deux, pour que tout soit comme avant la guerre » (148). Cette quête de normalité, à travers l'engagement des acteurs à monter une pièce en dépit de la faim, du froid et des bombardements, incarne l'importance de se fixer des objectifs pour maintenir une continuité de la vie dans des circonstances extraordinaires et tragiques.

Dans *Le testament français*, Charlotte partage avec le narrateur, son petit-fils Aliocha, qui à ce moment-là a douze ans, son expérience d'infirmière de la Croix-Rouge en 1921. Elle s'était rendue dans la région de la Volga pour assister les victimes de la famine où elle fut témoin des horreurs de la vie des paysans (80). Suite à cette mission, en 1922, après huit ans de séparation, Charlotte, âgée de vingt ans, retrouve sa mère Albertine à Boïarsk, en Sibérie. C'est une période marquée par la guerre civile russe (1917-1922) et des famines qui sévissent dans diverses régions de la Russie, de l'Ukraine et de la Géorgie. Au début, Charlotte nourrit l'espoir de retourner dans son pays natal, la France, aux côtés de sa mère (92). Cependant, en particulier après le décès d'Albertine, l'impossibilité de retourner en France lui donne la force de s'adapter et de se familiariser avec sa nouvelle réalité, non seulement dans un pays étranger, mais aussi dans un pays en pleine tourmente :

Le souffle lourd et syncopé de ce monde russe ne la terrifiait plus. Elle avait tant appris depuis son départ. Elle savait qu'il était pratique, dans un wagon ou sur une télègue, de tenir un sac bourré de paille avec quelques cailloux tout au fond. C'est lui que les bandits arrachaient dans leurs raids nocturnes. Elle savait que la meilleure place sur le toit d'un wagon était celle près du trou de la ventilation : c'est à cette ouverture qu'on accrochait les cordes qui permettaient de descendre et de remonter rapidement. (84)

La familiarisation avec l'étrange se manifeste initialement par l'usage de l'adverbe « ne plus », signifiant une accoutumance progressive aux changements que Charlotte traverse. Loin d'être terrifiée, elle indique avoir beaucoup appris, reflétant une transformation personnelle et l'assimilation de connaissances nouvelles et cruciales. L'utilisation récurrente du verbe « savoir » souligne également un apprentissage essentiel pour sa survie. Les phrases décrivant des compétences vitales s'enchaînent, illustrant la nécessité de les maîtriser à chaque étape ; elles suggèrent ainsi la répétition des actions de Charlotte. La succession de ces phrases indique par ailleurs qu'il subsiste l'anxiété de ne pas oublier de les mettre en œuvre. Ces actions, adaptées à

une nouvelle réalité imprévisible, sont indispensables pour prévenir le vol de ses biens, assurer l'accès à la nourriture et garantir sa survie.

Objets et espaces

Lors d'événements qui menacent la vie des citoyens, des objets du quotidien sont souvent adaptés pour remplir des fonctions différentes et inattendues. Selon Zakharova, examiner ces objets met l'accent sur leur rôle dans les interactions sociales ordinaires. Ils peuvent être détournés de leur usage initial en réponse à des circonstances particulières et des besoins imprévus (310). De même, les espaces peuvent subir des transformations similaires : par exemple, en temps de crise, les écoles, habituellement lieux d'apprentissage, se transforment en hôpitaux : « Les heures avaient maintenant la sonorité des grandes salles de classe dans ce lycée de Neuilly transformé en hôpital » (*Le testament*, 79). Dans des circonstances extrêmes, les espaces familiers acquièrent de nouvelles fonctions, reflétant la capacité de résilience et d'adaptation humaine.

Cette habileté de transformation des objets et des espaces en temps de crise se retrouve dans *La vie d'un homme inconnu*, où l'instrument musical et le son que ses cordes émettent, auparavant symboles de divertissement, deviennent désormais un moyen de communication essentiel. Dans un exemple marquant, un vieux couple mourant transforme un violon, habituellement utilisé pour sa mélodie, en un signal d'alerte. Ils se servent de cet instrument pour faire savoir à Volski qu'ils ont besoin d'eau ou de nourriture :

Il s'éveilla en entendant la note aiguë d'une corde. Le son venait du couloir de l'appartement communautaire, de la pièce occupée par un vieux couple. Ces voisins ne se levaient plus et quand ils avaient besoin d'aide, l'un d'eux grattait les cordes d'un vieux violon [...] Il saisit le bidon d'eau qui chauffait sur le poêle, les sons le guidèrent dans l'obscurité. (127)

Épuisés par la faim et sur le point de mourir, les vieillards n'ont plus la force de se lever pour chercher ce dont ils ont besoin, ni la force d'appeler à l'aide. Dans ce contexte, le violon se voit attribuer une nouvelle fonction vitale. Il n'est plus utilisé comme un instrument de musique qui sert à produire de l'art et à divertir, mais devient un objet matériel dont le but est celui d'émettre un son quelconque pour attirer l'attention et appeler au secours. Le verbe « gratter », utilisé dans le texte, marque un éloignement de son usage traditionnel. Ainsi, il n'est plus question de virtuosité, on ne cherche pas une position de main précise ou un doigté exact. Cette utilisation du violon symbolise un ajustement à la nouvelle réalité critique et urgente. Chaque son émis est un

cri d'alarme ; il s'agit d'émettre n'importe quelle note qui alertera autrui et apportera du soulagement à la souffrance.

De manière similaire, *Le testament français* illustre à son tour l'adaptation aux circonstances dévastatrices grâce aux objets du quotidien. Dès la création de l'URSS, les habitants font face à des pénuries touchant non seulement les produits frais, risquant des épidémies comme le scorbut, mais aussi des biens essentiels (laitages, viande, ampoules électriques, vitres, savon, alcool à brûler, chaussures) (Jobert 53). Véronique Jobert souligne une distribution inégale des denrées et de ce qui est nécessaire à la vie, des villes comme Moscou et Leningrad étant privilégiées en approvisionnements, tandis que les zones rurales, paradoxalement, peinent à satisfaire leurs besoins alimentaires (54). Dans le roman, ce sont les herbes sèches que Charlotte retrouve dans la maison de campagne d'Albertine, traditionnellement utilisées pour leurs vertus relaxantes et médicinales. Ces herbes, cueillies en été pour les bains de détente, deviennent, transformées en ingrédients pour la soupe, des ressources essentielles pour la survie durant les périodes de famine et les hivers extrêmes de Sibérie :

[Charlotte] découvrit le véritable usage de ces gerbes. Albertine en fit macérer une dans l'eau chaude, et le soir, elles mangèrent ce qu'elles appelleraient plus tard en plaisantant : « Le potage de Sibérie » – mélange de tiges, de grains et de racines. « Je commence à connaître les plantes de la taïga par cœur », dit Albertine, en versant de cette soupe dans leurs assiettes. « Je me demande d'ailleurs pourquoi les gens d'ici en profitent si peu ». (95)

Les difficultés que les deux femmes rencontrent en Sibérie ne sont pas uniquement dues à l'hiver rigoureux, mais aussi aux politiques de l'État soviétique. Dans son étude, Jobert met en lumière la hiérarchisation inégale du rationnement étatique, influencée par la disponibilité des biens et discriminant les individus selon leurs métiers (53) ; les personnes âgées vivants seules et dépourvues du soutien financier d'un « travailleur » sont systématiquement déportées à plus de cent kilomètres de la ville où ils habitent (57). En raison de la pénurie des ressources et du manque de soutien gouvernemental, les personnages de Charlotte et Albertine sont contraintes de s'adapter sans cesse aux défis de cette époque (96-97).

Dans ces deux romans de Makine, les espaces familiers du quotidien se transforment face aux circonstances adverses, devenant des lieux essentiels à la survie. Avant la guerre, le théâtre dans *La vie d'un homme inconnu* était un lieu de divertissement, de rencontres sociales, d'intrigues politiques et amoureuses. Cependant, pendant le siège de Leningrad, il représente autant un espace

propre à la survie qu'un lieu symbolique où les gens peuvent échapper à la réalité oppressante. Le bâtiment devient un refuge dans lequel artistes et spectateurs se protègent des bombardements et du froid, et le théâtre s'érige en un espace de résistance et d'espoir. Quant au *Testament français*, c'est la maison de campagne de Charlotte et d'Albertine qui joue ce double rôle de protection et d'échappatoire symbolique : « [e]lles [Charlotte et Albertine] ne pensaient plus qu'à survivre, au jour le jour [...]. C'est surtout l'isba² qui les sauva. Tout y avait été conçu pour résister aux hivers sans fin, aux nuits sans fond. Le bois même de ses gros rondins renfermait la dure expérience de plusieurs générations de Sibériens » (95). Charlotte et Albertine, Françaises qui habitent en Sibérie, s'adaptent à leur nouvel environnement climatique et politique. Elles embrassent également de nouvelles valeurs et des modes de vie radicalement différents de ceux auxquels elles sont habituées, marquant une transformation profonde dans leur identité : « Albertine avait deviné la respiration secrète de cette vieille demeure », « [elle] avait appris à vivre », et Charlotte elle-même remarque sa transformation : « en observant les gestes quotidiens de sa mère, [elle] se disait souvent en souriant : 'Mais c'est une vraie Sibérienne !' » (95). Ces récits montrent la capacité des personnages à s'adapter en fonction de leurs valeurs, de leurs croyances et de leurs forces physiques et psychologiques. Ailleurs, Zakharova souligne ce fait : « [L]es structures du quotidien ont été comprises comme des pratiques ordinaires déterminées, d'un côté, par l'environnement matériel et les conditions de vie des individus (le logement, l'alimentation, l'habillement) et, d'un autre côté, par leurs valeurs, leurs craintes, leurs espoirs, etc. » (307).

Le quotidien de la guerre

L'adaptation aux circonstances incompréhensibles exige parfois des compromis moraux inédits. Les personnages, confrontés à des événements traumatisants, se voient contraints à transgresser leur propre code éthique, ce qui les conduit à agir d'une manière qu'ils n'auraient jamais envisagée auparavant. Dans *La vie d'un homme inconnu*, Mila sacrifie son corps et son esprit pour les orphelins lors du siège de Leningrad, endurant la famine, la perte de sa mère, le froid extrême et les bombardements. Face à la souffrance des seize orphelins qu'elle a en charge – souffrance due au manque des rations attribuées aux citoyens –, Mila trouve que la seule solution pour pouvoir les nourrir, c'est d'offrir son corps aux soldats en échange pour de la nourriture : « Un soir, le militaire revint. Et tout se répéta : des vivres contre un quart d'heure d'inexistence. Et l'alcool, à la fin, qui arbitrait vite le débat entre la honte et l'esprit de sacrifice » (196). Cette

décision, inconcevable pour Mila dans la société d'avant-guerre, bouleverse son existence. Devenue prostituée pour assurer la survie des enfants, elle échange son corps pour un « bref plaisir anonyme » (196). Elle sombre dans la honte, l'alcool, l'apathie et le silence. Confiant à Volski son espoir qu'il ne la retrouve pas après leur séparation, elle exprime son humiliation de ce qu'elle est devenue (199). Volski la réconforte et compare son propre rôle de « tueur » à sa situation, car c'était son « boulot » à la guerre (200-201), illustrant la relativité des actions morales en contexte de survie.

Dans *Le testament français*, Charlotte est confrontée à l'indicible horreur du quotidien des paysans durant la famine de 1921³. Ses descriptions, peignant une toile sinistre, évoquent un véritable enfer. Le champ lexical de la mort avec des expressions telles que « carcasses humaines », « corps dépecés » et « fragments de chair méconnaissables » (80-81) traduit un monde de chaos, de destruction, de souffrance et de désespoir. La répétition du verbe « voir » – « elle vit tout », « elle vit tout », « [elle] vit aussi » et encore « [elle] vit » (83) – souligne l'ampleur et l'intensité des scènes à laquelle Charlotte assiste. Ces images macabres la marquent profondément et leur récurrence se révèle également comme un écho du traumatisme qu'elle endure. Charlotte est particulièrement frappée par la scène où : « [l]e photographe pliait son trépied et les paysans quittant le cadre de la photo – de cette terrifiante photo des cannibales – se remettaient à vivre dans la déroutante simplicité des gestes quotidiens. Oui, ils continuaient à vivre ! » (81). Cette juxtaposition des paysans reprenant leurs tâches après avoir été immortalisés dans une photo, révèle la dualité de leur existence et une routine qui dissimule la violence du cannibalisme. Le mot « déroutante » capture l'étonnement et le choc de Charlotte face à cette normalisation, une extrémité inimaginable adoptée par désespoir. La répétition de l'expression « ils continuaient à vivre » ainsi que les verbes « remettre » et « continuer » mettent en exergue la banalisation de choix moraux déchirants, devenus ordinaires et insensibles aux réactions. Duffy aborde le sujet tabou du cannibalisme sous le régime communiste, période durant laquelle l'État cherche à dissimuler toute preuve, un aspect qui passe également sous silence dans le roman *La vie d'un homme inconnu* (144). Le cannibalisme, un phénomène présent durant le siège de Leningrad, est évoqué par l'historien Jones à maintes reprises : « Le pouvoir soviétique nous a réduits à nous manger les uns les autres » (192) ; « Les gens changeaient de manière terrifiante » (201). Dans *Le testament français*, Charlotte est témoin de scènes dantesques, comme : « un groupe de paysans [...] figés devant un amoncellement de carcasses humaines », « un enfant nu assis dans la neige

[...] un regard perçant de vieillard, un corps d'insecte » ou « cette tête, seule, aux yeux ouverts, vitreux » (80-81). Ces images, d'une intensité visuelle saisissante, la marquent, témoignant de son traumatisme et de son incapacité à concevoir comment la vie peut persister dans un tel contexte.

Les personnages des romans de Makine se révèlent capables de s'adapter aux événements traumatiques, mais cette survie est souvent teintée de violences. Ces expériences laissent des traumatismes profondes, liés tant aux épreuves vécues qu'aux décisions difficiles que ces personnages ont été obligés de prendre. Malgré le sentiment de familiarité que peut insuffler l'environnement de la vie quotidienne, comme le souligne Bégout, la routine demeure incertaine, surtout en période de guerre. De surcroît, les personnages sont contraints de revivre inlassablement des expériences traumatisantes, recourant fréquemment à des stratégies d'évitement comme le silence ou l'alcool pour y faire face.

La banalisation de la guerre

Le processus de quotidianisation des événements traumatiques observé dans les deux romans analysés conduit à une certaine désensibilisation par rapport aux horreurs vécues. Cette accoutumance à l'extraordinaire tragique, qui fait que l'effroyable devient banal, constitue un motif central. Dans son ouvrage *De la Grande Guerre au totalitarisme*, George L. Mosse explique que la banalisation modifie la perception de la mémoire, un phénomène qui rabaisse l'échelle de la terreur à un niveau ordinaire et acceptable en intégrant la guerre à un monde familier qui repousse les terreurs auparavant inimaginables (145-146). Cette altération est évidente dans la représentation de la mort : « La mort [...] perdait son attrait, devenant trop banale et ne valant plus l'effort » (*Le testament*, 87) ; « [i]ls comprenaient que la mort avait cessé de surprendre, trop fréquente dans la ville qui agonisait » (*La vie*, 132). Ces citations illustrent comment, dans un contexte de crise et de désastre continus, même l'aspect le plus solennel de l'existence, la mort, peut devenir une réalité ordinaire et attendue, perdant son impact et son sens profond. Dans *La vie d'un homme inconnu*, la famine dans les appartements collectifs de Leningrad devient un phénomène tellement courant qu'elle engendre une indifférence envers les tragédies quotidiennes. Volski, confronté à cette réalité, exprime son désarroi : « [n]on, c'était l'angoisse de voir que l'agonie de la ville devenait ordinaire. Et que rapidement il basculait dans ce mode d'existence où l'on s'endormait sans se soucier d'un enfant affamé qui mourait dans un appartement voisin » (126). Cette indifférence est le résultat de la familiarisation avec la tragédie ; la vie de tous les

jours, qui soutient notre existence, peut parfois voiler la violence qui s'y déploie. Des scènes telles qu'un enfant affamé ou un voisin décédé dans la rue ne sont plus perçues avec la même acuité émotionnelle qu'en temps de paix, perdant leur caractère choquant et horrifiant. Dans ce contexte, les gestes quotidiens deviennent des mécanismes d'adaptation servant à atténuer les violences extérieures.

Le traumatisme subi par les personnages continue de les hanter avec des intensités intermittentes et pour longtemps. Arlette Farge signale qu'un événement existe dans le domaine de l'émotion et constitue une construction permanente qui s'étale dans le temps, s'étendant au-delà de son contexte temporel immédiat (7). L'événement n'est pas circonscrit dans le temps et peut renfermer une force traumatique puissante pour ceux et celles marqués par les tumultes. Dans *La vie d'un homme inconnu*, Volski peine à s'adapter à la société d'après-guerre, où on cherche activement à oublier le passé. Mosse met l'accent sur le fait que les souvenirs de guerre sont principalement détenus par une génération en voie de disparition. Ceux et celles qui ont une expérience directe du conflit sont progressivement en train de s'éteindre, emportant avec eux leurs précieux souvenirs et vécus personnels (130). Confiné dans une chambre d'un appartement à vendre, la léthargie du personnage de Volski reflète son esprit emprisonné par le passé, confronté à une nouvelle génération désireuse de se détacher de ces souvenirs encombrants : « Les yeux de Volski sourient pour la dernière fois à Choutov, puis son visage se fige dans un masque indifférent, définitif » (*La vie*, 284). Pour Charlotte, même des années plus tard, son régime alimentaire austère rappelle celui des périodes de guerre et de famine : « Avec stupeur, je [Aliocha] me rendais compte que ces tranches de pain noir, ce thé clair étaient la nourriture habituelle de Charlotte » (*Le testament*, 254). Ce choix reflète non seulement les privations passées, mais aussi une vie encore ancrée dans ces souvenirs et vécus. Pour les survivants et survivantes, les routines adoptées durant la guerre, bien que cruciales pour leur survie, deviennent après le conflit des symboles de culpabilité d'avoir survécu, et de leur incapacité à s'adapter à un monde qui tente de passer au travers de la guerre.

Conclusion

La vie d'un homme inconnu et *Le testament français* mettent en évidence l'adaptation des personnages à de nouvelles réalités incompréhensibles et tragiques, illustrant l'importance, comme le souligne la critique Marilyn Heck, de la quête de stabilité dans un monde empreint d'incertitude

(3). Ces changements poussent les personnages makinien à redéfinir leur monde et à trouver des refuges où il est possible d'oublier, ne serait-ce que pour quelques instants, la guerre et la mort. Ces récits révèlent comment des individus ordinaires, confrontés à des traumatismes, cherchent à survivre, leur quotidien devenant une forme de résistance.

Selon Mosse, la société post-guerre a une tendance à banaliser les guerres et les horreurs, dans un phénomène de normalisation de l'extraordinaire (178). Cette dynamique souligne un défi : les événements traumatiques, s'intégrant progressivement au quotidien, perdent leur singularité et leur impact émotionnel. Cette constatation interroge la façon dont la mémoire collective se construit et s'altère avec le temps. La tendance à minimiser les expériences traumatisantes peut mener à l'oubli. La représentation des expériences des gens ordinaires par la littérature est essentielle pour comprendre l'impact profond des événements historiques. Ces récits personnels et historiques enrichissent notre perception de la grande histoire, soulignant la valeur de la transmission d'expériences et du témoignage dans la préservation et la compréhension de notre passé.

Bibliographie

- Barthes, Roland. « La chronique ». *Œuvres complètes V, 1977-1979*. Paris : Seuil, 2002. 652-653.
- Bégout, Bruce. *La découverte du quotidien. Éléments pour une phénoménologie du monde de la vie*. Paris : Allia, 2005.
- Blanchot, Maurice. « La parole quotidienne ». *L'entretien infini*. Paris : Gallimard, 1969. 296-305.
- Depretto, Catherine. « Les journaux personnels de la période soviétique ». *Les Cahiers de Framespa* 2 (2006). 1-13.
- Derrida, Jacques. « Une certaine possibilité impossible de dire l'événement ». *Dire l'événement, est-ce possible ? Séminaire de Montréal, pour Jacques Derrida, le 1er avril 1997*. Dir. Jean-Louis Déotte et Jacques Rancière. Paris : Harmattan, 2001. 79-112.
- Drake, Jennifer E. et Ellen Winner. « Confronting Sadness Through Art-making : Distraction is More Beneficial than Venting ». *Psychology of Aesthetics, Creativity, and the Arts* 6.3 (2012). 255-261.

Duffy, Helena. « On connaît la musique : la vie culturelle au temps du siège de Leningrad dans *La vie d'un homme inconnu* d'Andreï Makine ». *Lublin Studies in Modern Languages and Literature* 39.1 (2015). 142-162.

Le Robert, dico en ligne. <https://dictionnaire.lerobert.com> Consulté le 17 février 2024.

Farge, Arlette. « Penser et définir l'événement en histoire ». *Terrain* 38 (2002). 67-78. Consulté le 17 février 2024.

Greisch, Jean. « Ce que l'événement donne à penser ». *Recherches de Science Religieuse* 102.1 (2014). 39-62. Consulté le 17 février 2024.

Heck, Maryline. « Écrire le quotidien aujourd'hui : formes et enjeux » *Elfe XX-XXI. Études de la littérature française des XXe et XXIe siècles* 8 (2019). 1-9.

Huglo, Marie-Pascale. « Que se passe-t-il quand il ne se passe rien ? L'événement et le quotidien dans la littérature narrative contemporaine ». *Cahiers Figura*, « Poétiques et imaginaires de l'événement ». Dir. Nicolas Santos et Anne-Martine Parent. 28 (2011). 81-96.

Jobert, Véronique. « La fabrique du soviétique à travers le quotidien d'une famille de ci-devant ». *Revue Russe* 39 (2012). 49-58.

Jones, Michael. *Leningrad State of Siege*. John Murray UK, 2017.

Makine, Andreï. *Le testament français*. Paris : Mercure de France, 1995.

---. *La vie d'un homme inconnu*. Paris : Seuil, 2009.

Mosse, George L. *De la Grande Guerre au totalitarisme : La brutalisation des sociétés européennes*. Paris : Hachette Littératures, 1999.

Zakharova, Larissa. « Le quotidien du communisme : pratiques et objets ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 68.2 (2013). 305-314.

Notes

¹ Un citoyen lambda est une personne quelconque, par opposition à une personnalité connue ou à une élite sociale, politique ou culturelle. (*Le Robert, dico en ligne*)

² Petite maison de bois des paysans russes. (*Le Robert, dico en ligne*)

³ La famine russe de 1921-1922 a été provoquée par les conséquences économiques des révolutions et guerres civiles russes, ainsi que par des politiques gouvernementales. Aggravée par un réseau ferroviaire inefficace, cette famine a fait environ cinq millions de morts, principalement dans les régions de la Volga et de l'Oural, et a conduit certains à recourir au cannibalisme.